

🕒 Le prieuré Sainte-Madeleine de l'Hôtel-Dieu de Rouen – Thérèse Eude (séance du 30 mars 1985)

Les anciens hôpitaux disparus de Rouen

Rouen est l'une des grandes villes de France à s'être préoccupée de l'assistance aux pauvres et aux malades dès son urbanisation, aidée en cela par l'Eglise métropolitaine, les notables, les bourgeois. En dehors de l'Hôtel Dieu de la Madeleine, né avec la cathédrale, nous citerons ces maisons hospitalières surgies au fil des temps dans les différents quartiers de la ville, faits souvent de rues étroites et insalubres, enserrés dans les remparts.

Ne nous méprenons pas toutefois sur le terme "Hôpital".

Les terminologies employées aux Vème et VIème siècles dans l'empire byzantin, témoignent de la diversification des fonctions de cette première génération d'hôpitaux.

En occident, la racine latine correspondante prendra le nom "d'hospitium" ou hôpital, qui désigne l'accueil des étrangers, mendiants, vieillards, enfants trouvés, malades.

Leur histoire est malheureusement peu connue, faute de documents précis.

Cependant, nous retiendrons l'une d'entre elle concernant l'histoire de l'hôpital Saint-Vivien, parce que les archives départementales en possèdent une riche documentation et qu'il fut plus tard rattaché à l'Hospice Général.

Parlons tout d'abord du plus ancien hôpital connu, celui des Chaussetiers apparu dès 514 à l'emplacement actuel du Rectorat.

Il possédait une chapelle dédiée à Saint-Jacques. Les religieux Jacobins ou Dominicains venant du faubourg Saint-Sever s'y établirent en 1247. Ils construisirent une chapelle consacrée en 1261, un cloître, une fontaine, puis, selon la coutume, le cimetière.

Cette chapelle sera agrandie en 1619, mais désaffectée en 1780, et le cloître détruit pour la construction de l'Hôtel de l'Intendance.

En 1782, une nouvelle chapelle est édifée par François Thomas Thibault, elle-même détruite en 1790 pour le percement de la rue Racine.

Enfin au XIXème siècle, ce couvent deviendra le siège de la Préfecture de la Seine-Inférieure et est aujourd'hui celui du Rectorat.

Lors de ces modifications, de nombreuses fouilles archéologiques ont été mises à jour.

- L'hôpital de Jéricho ou de Martainville fondé par G. Le Conquérant, en 1050, était situé au pied de la colline Sainte-Catherine, entre la fontaine Jacob et le hameau du Nid de Chien.

Rappelons que l'Hôtel Dieu fut transféré en ce lieu pendant les travaux de sa rénovation. Cet hôpital était destiné à 25 pauvres aveugles. En 1747, il prendra le nom d'hôpital du Saint-Esprit et devient dépendant de l'hôpital des Quinze-Vingt de Paris. Le couvent des capucins, fondé par le cardinal de Bourbon, s'établira en ce lieu pour être démoli en 1591 lors du siège de Rouen par Henri IV.

- L'hôpital du Roi, en 1277, est peut-être de fondation royale ou bien de celle de Guillaume de Sâane, trésorier de la cathédrale de Rouen. Il y eut toujours controverse entre les chapelains et les échevins quant au propriétaire. Il était rue Saint-Ouen-Sainte-Croix, rue de l'Hôpital aujourd'hui. Philippe le Bel lui accorde des revenus importants et Charles IX en 1556, le donne à la ville de Rouen. (immeuble à l'encoignure de la rue de l'Hôpital et de la rue des Arsins).

- L'hôpital St Martin apparu en 1304, était contigu à l'église Saint-Martin du Pont, situé rue Grand Pont, près de la Porte du Rempart. Il fut désigné aussi sous le nom d'hôpital Saint-Fiacre-Sainte-Véronique. Les bâtiments destinés aux pauvres et aux malades longeaient la rue Grand Pont et la chapelle, abandonnée au XVIIIème, était située à l'angle de la rue du Fardeau et de la rue Jacques Lelieur.

- L'hôpital St- Jean sur Renelle, créé en 1320, appelé plus tard Hôpital St Antoine.

- Rue Saint-Eloi, en 1397, l'Hôtel Sainte-Vaubourg, porte aussi le nom d'hôpital.

Rappelons l'existence à Rouen, en 1727, d'une Commanderie Sainte-Vaubourg, dépendant de l'ordre Saint-Jean de Jérusalem.

- L'hôpital Sainte-Catherine, mentionné en 1518, se situait près de la Porte Saint-Hilaire. Il fut rattaché plus tard à l'hôpital Saint-Vivien.

- L'hôpital Saint-Louis-Sainte Elisabeth, fut créé en 1662.

D'abord installé rue des capucins, il fut transféré 24 rue Saint-Hilaire et pris le nom d'hôpital Saint-François, desservi par les hospitalières de Saint-François.

Une chapelle fut construite en 1708 par le Frère Nicolas.

L'ensemble a été heureusement conservé et converti en appartement.

- hôpital de la Bonne Voie fondé dans le quartier cauchoise.

- hôpital Lamauve, du nom de son fondateur, César Lamauve, chirurgien en chef à l'hospice général, et destiné aux protestants; il fut créé en 1852 rue du Renard. Actuellement, c'est une maison de retraite ouverte à tous.

L'hôpital Forbras, rue des Capucins, fondé par l'abbé Forbras, curé de Saint-Vivien, recueillait les enfants. Au XXème siècle, avant de devenir crèche municipale, il fut le lieu du premier service d'ophtalmologie à Rouen, dirigé par le Dr. Rocher.

L'hospice des Dames du Calvaire, créé en 1891, place Saint-Gervais, était tenu par des veuves recueillant des femmes atteintes de plaies et de maladies incurables.

Evoquons maintenant l'histoire de l'hôpital Saint-Vivien :

" Par lettre de Jehan, aîné fils du Roi de France, duc de Normandie, au bailli de Rouen, pour lui mander qu'il avait accordé à Jean Lefèvre, bourgeois de Rouen, amortissement d'une pièce de terre contenant 6 perches et 4 pieds où celui-ci avait commencé à ordonner un hôpital et y mettre 13 lits pour recevoir et coucher les povres et y faire une chapelle en laquelle ait 2 prestres qui dorénavant faient le divin service " à Saint-Leu de Serens le 20 juillet 1349.

Voici donc l'acte de naissance de notre hôpital.

Jean de Marigny, frère d'Enguerrand, archevêque de Rouen, donne son approbation et désigne 2 chapelains qui résideront obligatoirement à l'hôpital. Cet acte marqué du sceau de cire rouge, est suivi d'autres approbations, donation et rentes.

Jean Lefèvre a fait aussi doter l'église Saint-Vivien de la chapelle Sainte-Catherine, le 4 juillet 1359. Plus tard, Louis XI accorde, un amortissement jusqu'à la somme de 50 livres aux trésoriers de l'église Saint-Vivien pour l'hôpital ou Hôtel Dieu, assis près de la dicte église, à Rouen, juin 1467.

Cet hôpital se situe 53/55 rue Saint-Vivien, où, encore aujourd'hui, on peut voir sa façade, fortement altérée. Il s'étendait en profondeur jusqu'à la rue Eau de Robec, puisqu'il est question de planches posées sur le Robec, alors petit cours d'eau courant entre les herbages.

La tenue très rigoureuse des comptes (recettes et dépenses), par les nombreux trésoriers et administrateurs qui se sont succédés au cours des siècles, nous permet de connaître le fonctionnement et le mode de vie, à des époques lointaines, d'un établissement de bienfaisance.

L'hôpital Saint-Vivien possédait de nombreux biens de rapports légués par des donateurs généreux : rue Grand Pont, près le Coq Noir, à l'Image Saint-Martin devant le Cheval Noir, la Maison à L'enseigne " des Trois Marie", rue des Champs, rues Orbe, Saint-Nicaise, sur l'eau du Robec, à l'emblème de "l'Épée". Voici donc des revenus fixes auxquels s'ajoutent quêtes, dons et rentes.

"Il y a cueilly 20 sous, les jeudy, vendredy et samedy de la Semaine Sainte et dimanche jour de Pâques, en un bassin mis devant la porte du dict hôpital", une autre fois, c'est "9 sous de cueilly", ou bien "Il a été donné au dict hôpital au bénéfice des pauvres et pour une meilleure réception d'iceux, la somme de 300 livres de rente, par noble homme le Sieur Laurens Le Cornu de Bimorel, trésorier de France".

De 1568 à 1675, l'hôpital fait l'objet de travaux d'entretien réguliers dont voici quelques exemples:

- achat d'un millier et un demi cent de vieilles tuiles aux prix de 100 sous le mille.
- achat d'ardoises pour le portail de l'hôpital
- serrure de bois de la porte du concierge
- 13 sous pour avoir cloué et rebarré la porte du dortoir des hommes.
- 12 sous pour avoir mis des barres à soutenir quelques couches du dit dortoir.
- 12 sous la journée d'un plâtrier pour raccourter le plancher du dortoir des hommes et celui de la maçonnerie du dortoir des femmes à raison de 3 sous la couche de plâtre.

Il est fait appel en 1570 à un maître vitrier, Guillaume Le Vieil, pour l'achat d'une grande lanterne de verre d'une valeur de 30 sous, "mise et assise en la salle du dortoir pour servir aux pauvres et mectre la chandelle quand ils se coucheront". (Carterons de chandelles de suif : 5 sols par livre).

Il est mentionné des travaux de menuiserie faits par Jean Bouleng de la paroisse Saint-Godard : "2 seilles neuves, doubles, pour le dortoir des hommes, coût 12 sous".

- 3 sous pour le ramonage des cheminées de la cuisine et au chauffoir.
- 1 louchet d'acier, 25 sous, servant à nettoyer les ordures de l'hôpital, pour le concierge.
- il sera fait l'achat périodique de bois de chauffage : 12 mesures de bois de hêtres et 4 milliers de fagots pour 15 sous. 12 sous seront donnés aux personnes qui les ont montés et tassés dans le grenier.

Le rôle du concierge paraît important. Nous lisons : "A Jean Pouillet, sonneur, concierge et garde de l'hôpital, pour une année de gaiges échue le jour de Pâques, pour avoir gouverné le dit hôpital, blanchy les draps servant chaque jour aux pauvres, avoir yceulx reçus et hébergés, 10 livres". "Il fera tous les jours dans la grande salle pour pouvoir à leurs besoins et qu'ils ne fassent du tumulte ou du bruit. Il aura soin de leur recommander la prière tous les jours avant qu'ils n se couchent et leur faire dire le De Profundis pour les fondateurs de cet hôpital. Il aura soin de bailler la grande allée depuis la Porte Saint-Vivien jusqu'à celle du Robec".

Présence aussi d'un personnel exerçant une fonction précise :
faiseurs de cordelières, cieurgiens, ballotiers, fritiers, marqueurs.

On note également l'achat de toile à faire les draps :

- 78 aunes de toile d'étope à raison de 9 sous l'aulne.
- "à une lingère pour en avoir fait ces draps à 3 sous la paire".
- plumes neuves pour les traversins des lits au prix de 4 sous la livre.
- "A été livré par le Sieur Lundy, trésorier-administrateur, au concierge, un lit et un traversin de plumes pour fournir une couche aux pauvres, conformément à l'intention d'honnête femme, Anne Guerard". Il s'agit bien sûr d'un leg testamentaire.

Nous notons aussi concernant les lits, l'achat de coutil chez un tapissier de la Basse Vieille Tour, "4 loudiers neufs chez un picqueur pour servir de couvertures aux lits, 13 livres" ; "A raison de 105 sous le cent, 3 caterons de feurre d'orge mis aux paillasses des pauvres pour la fête de Pâques".

Plus surprenante est l'acquisition, pour 2 sous, de "2 douzaines de bottes de senteur pour mettre aux coffres où l'on met les draps des pauvres".

Draps parfumés, couvertures de laine, traversin de plumes, les pauvres vraiment étaient traités comme des seigneurs !

Une autre dépense de "5 sous à un charretier pour avoir porté une pauvre femme qui était malade et ycelle couchée, au maître portail de céans et menée à l'hôpital de la Magdeleine"; "5 sous à un brouettier qui a porté ung pauvre homme à la magdeleine".

Nous imaginons leur parcours dans les rues étroites de la ville jusqu'à la place de la Calende. Ce sont nos ancêtres de nos ambulanciers.

Nous voyons encore qu'il fut dépensé 6 livres pour 10 paquets d'épines pour clore les jardins des maisons occupées par Martin Huault, éventaeur de la contagion et Lucas Roulland, tous deux officiers de santé. Il y avait donc une surveillance médicale.

On dut mettre des barreaux aux fenêtres "d'autant qu'un pauvre y avait passé nuitamment, pour évyter à l'enlèvement des draps et couvertures dans l'année 1578 / 1579". (N'avons pas connu, encore naguère, draps et layette de l'Hospice Général vendus sur le Clos Saint-Marc ?).

Nous pouvons répertorier quelques pièces de mobilier :

- 3 formes de bois de chaises à asseoir les pauvres ;
- 1 image de la Vierge en bois de chesne ;
- 1 tableau dans la salle des pauvres ;
- commande à Jean Le Pilleux, maistre peintre, pour avoir painct un tableau de Crucifix apposé et affiché à la porte du dict hôpital et bruny les poteaux de la porte pour 13 livres et 10 sous.
- En 1650 / 1651, "aux éventaeurs pour avoir événté...les dortoirs des pauvres après la contagion, 15 livres" – " A une femme qui est entrée dans les dortoirs après les évents pour ouvrir les fenêtres et y faire du feu, 30 sous" – " aux marqueurs de la contagion, 15 sous".
- En 1652 / 1653, "pour les bonnes herbes à semer devant l'hôpital les trois jours de l'Octave du Saint-Sacrement"...
- Il est aussi question d'achat de mains de papier pour la comptabilité et l'enregistrement des malades, avec leur nom, âge et profession, le tout relié en parchemin chez Malassis, relieur, ceux-là mêmes que nous avons pu consulter.

L'hôpital ne recevait que des pauvres, mais aussi des voyageurs : en 1766, 4 individus marchands d'encre, venant de Parme, marchands de cantiques, un Vincent Quaison, faiseur d'images, Mathieu Morez, chirurgien, un avocat, Robert de Brix, qui y décède, des pèlerins de passage.

Enfin, le 24 mai 1686, "il a été faite une transaction entre les Messieurs du Bureau et les Trésoriers de Saint-Vivien par laquelle en conséquence de ce que le Roy avait réuni l'Hôpital Saint-Vivien à l'Hospice Général".

Là se termine l'histoire de cet Hôpital Saint-Vivien.

La lecture de tous ces comptes si scrupuleusement enregistrés, a pu vous paraître un peu fastidieuse, mais vous conviendrez qu'elle traduit l'activité et la manière de vivre de cette population du Moyen Age si préoccupé par l'envahissante misère de l'époque.

Le quartier Saint-Vivien n'a pas perdu tout son pittoresque moyenâgeux.

L'église dont l'architecture et l'histoire nous ont été magistralement restituées par Daniel Lavallée, cet amoureux des maisons à pans de bois et auquel la Ville de Rouen doit tant de sauvegardes, se dresse toujours vaillante avec sa façade étonnamment blanche balayée sans doute par les vents de l'Ouest et semble s'abriter à l'ombre de sa grande sœur, l'Abbatiale Saint-Ouen toute proche.

Plusieurs maisons des XV et XVIème siècles occupées par des commerces ont été restaurées dans l'attente de celle de l'Hôpital Saint-Vivien, nous l'espérons bien.

Les habitants, quelque soit leur origine se confondent et constituent à eux seuls l'atmosphère si particulière de ce quartier où nous rencontrons malheureusement encore ces déshérités de tous les temps, qui inspirés sans doute par un sentiment ancestral, se hâtent toujours, dans les moments critiques, vers le C.H.U. pour y trouver asile et réconfort.